

« Le psychanalyste et son deuil »
(Mercredis du Cercle freudien
15 mai 2013)

La proposition du CA de partager avec vous ce soir mes questions sur le transfert m'a immédiatement ramenée à l'aube du Cercle freudien, il y a trente ans, quand après la dispersion due à la dissolution de l'École freudienne, les « cinq fondateurs » ont créé ce lieu de travail, d'élaboration, de recherche, d'échange, d'amitié, un lieu où nous pouvions nous écouter les uns les autres et apporter nos questions. Nous venions de vivre l'expérience d'une fin douloureuse, celle du deuil de l'AFP, du deuil des collègues avec qui nous ne travaillions plus. Aussi, fort judicieusement, dès cette première année, le Cercle freudien a proposé de travailler autour d'un thème qui se trouvait, comme aujourd'hui, être celui du transfert. Après cette dissolution, il nous fallait au minimum nous encorder – c'était un des signifiants du travail de cette année-là –, mais la fin de l'École faisant que la question de la mort n'était pas loin, nous nous encordions, certes, mais selon la règle du « cadavre exquis ».

Parler ce soir dans le même Cercle – même si les lieux ont changé et que les collègues ne sont pas tous les mêmes – de la même question n'a pas été facile pour moi. Si les titres diffèrent – en 1982 il s'agissait

de « Théorie du transfert et éthique de l'analyse », et aujourd'hui « Le psychanalyste et son deuil » –, je me suis vite rendue compte que je tournais toujours autour des mêmes questions concernant la mise de l'analyste, non seulement pour donner lieu à la parole du patient, mais aussi pour offrir à l'analysant un champ où puisse s'opérer cette mutation qu'au Cercle freudien nous osons nommer « guérison ». Le titre que j'ai proposé, « Le psychanalyste et son deuil », me vient de Lacan, comme tant de choses dans ce travail que je vais partager avec vous.

En effet, quand le CA m'a demandé de faire un exposé, je me suis remise dans l'hiver à lire le séminaire sur *Le transfert*, séminaire qui pour moi était lié à la Passe. C'est le premier séminaire de Lacan que j'avais lu en entier. Rappelez-vous, en 1973, et surtout quand on était provinciale, avoir accès au texte des séminaires de Lacan n'était pas aisé car aucun n'était encore édité. À l'époque où je fus désignée comme passeur, je me suis plongée dans le séminaire sur *Le transfert* et la lecture de ce séminaire, après la lecture des *Écrits*, avait alors porté, orienté mon transfert de travail à Lacan. La tâche de passeur était difficile, risquée, notamment en raison de sa désignation par son analyste. Pourtant, pour ma part, avoir eu à soutenir cette fonction de passeur a eu un effet de relance de mon analyse qui a permis que celle-ci aille à sa fin. Relance peut-être par ce fait que la Passe avait constitué un ailleurs, qui avait comme redonné un nouveau dynamisme à mes questions, un ailleurs pour que ma cure arrive à son terme. La lecture de ce séminaire m'avait laissé une forte impression. Il avait suscité en moi

enthousiasme et ferveur et j'ai retrouvé la même impression quand je l'ai relu quarante ans après ; je m'en étais servie à plusieurs reprises, mais je ne l'avais jamais relu intégralement. Ce séminaire est porteur d'enthousiasme, à la fois par la fraîcheur et la vivacité de ses questions, mais aussi parce que Lacan l'organise entièrement autour de la question de l'amour et du désir, et qu'il interroge la mise de l'analyste dans l'expérience d'une cure, ce qui aujourd'hui comme il y a trente ans est aussi ma question.

« Le psychanalyste et son deuil » est le titre du dernier chapitre de ce séminaire. Ce titre m'a immédiatement parlé parce que ce terme de *deuil* représentait pour moi momentanément un mot-passage pour tenter d'aborder au moins deux questions : celle de la fameuse *liquidation du transfert*, terme pour lequel je n'ai jamais eu de sympathie, mais aussi toutes les propositions de Lacan concernant la position de l'analyste et notamment de l'analyste en fin de cure, ces signifiants qui tournent autour du *déchet*, du *rebut*, de la *destitution*, signifiants dont à la fois j'ai toujours mesuré l'importance et devant lesquels j'ai toujours aussi quelque peu reculé, car ils me semblaient porteurs d'un pathos mélancolique.

Pour débiter ce travail, le terme de *deuil* m'a paru une formulation possible du transfert arrivé à son terme, si l'on pense le deuil comme une traversée de la perte et comme une porte qui s'ouvre sur de nouveaux investissements.

Au fil de ma lecture, j'ai rencontré des questions de Lacan qui croisaient les miennes : quelle est la place de l'analyste dans le

transfert ? où doit-il être pour répondre au transfert ? que doit-il donner pour satisfaire au pouvoir du transfert ? qu'en est-il du désir de l'analyste et que sait-il de son désir inconscient ? de quoi l'analyste doit-il faire le deuil pour soutenir cette position ? J'ai rencontré aussi des propositions très fortes, par exemple celle-ci : « faire l'expérience de savoir jusqu'où vous osez aller en interrogeant un être, au risque vous-même de disparaître », formule qui est comme le prélude aux propositions sur la chute du sujet supposé savoir ou du travail plus tardif du passage du sujet supposé savoir à l'objet *a* et à la traversée du fantasme.

Revenant à la question de la fin de l'analyse, Lacan y reprend non sans polémique la question de l'identification à l'analyste. Je m'y suis arrêtée un moment parce qu'il m'est venu à cette relecture quelque chose auquel je n'avais jamais pensé. Bien évidemment, pour nous, grâce au travail de nettoyage des écuries d'Augias effectué par Lacan, la question d'une fin de cure comme identification à l'analyste fait figure d'étrange aberration, pourtant la question de l'identification à l'analyste reste une réelle question quand surgit dans la cure d'un analysant la question du désir de devenir analyste. Car à chaque fois, il nous faut interroger la nature de ce désir et en quoi il jouerait seulement comme un moment d'identification à l'analyste.

Dans ce dernier chapitre, Lacan aborde aussi une question rarement travaillée côté analyste, celle du deuil des idéaux et notamment des idéaux du groupe analytique. C'est là aussi une réelle question qui excède évidemment les erreurs de l'IPA. Quand on lit certains textes émanant d'institutions « lacanistes », concernant notamment la fin de

l'analyse ou la procédure de la Passe, on peut être impressionné par une sorte de formatage lacanien qui laisse à penser que les idéaux de l'analyste influent fortement la fin de la cure ou les modalités de la Passe. Au Cercle freudien, qu'en est-il ? Je n'ai absolument pas de réponse à cette question. Je me suis seulement interrogée sur les conséquences, en terme de fin de cure, du fait que nous n'avons pas inclus la Passe dans notre dispositif institutionnel.

La deuxième occurrence importante où Lacan parle de deuil de l'analyste se trouve dans la proposition de la Passe. Dans cette proposition de la Passe, Lacan évoque la « destitution subjective », le « désêtre », l'« identification à la position dépressive », mais il parle aussi de « ce qui à l'analyste lui est passé comme un deuil ». Même si dans ce travail je risque de rester en deçà de mon argument, pour moi ce signifiant du deuil est central. Il est central pour réfléchir à la façon dont l'analysant et l'analyste sont « inclus ensemble dans le dispositif ».

Mes questions se centreront maintenant autour de ces deux ou trois points : face à l'amour de transfert, cet amour véritable qui attend réciprocité, quelle est la mise de l'analyste ?, mise qui exclut évidemment les bons sentiments, la séduction et la connivence. Quel deuil opérer pour que cette mise permette l'acte analytique ? Qu'est-ce qui est requis de l'analyste pour qu'une analyse, non seulement s'arrête – c'est une question à laquelle je suis très sensible dans les formulations de mes analysants, « arrêter l'analyse », pourquoi pas plutôt terminer –, qu'est-ce qui est alors requis chez l'analyste pour qu'une analyse, non seulement s'arrête, mais aille à sa fin ? Qu'en est-il de la finitude et de

l'infinitude de l'analyse ? Cette dialectique infinitude/finitude est non seulement liée à la butée sur la structure et peut-être au franchissement d'un pas de plus par rapport à cette butée, mais aussi à la nécessité que l'analyse ait permis que se crée un espace d'intime qui, au-delà de la fin, maintienne ouvert le rapport à l'inconscient.

Pour essayer de penser la mise de l'analyste, j'ai dû aller d'approximation en approximation, utilisant des termes appartenant au champ de l'analyse mais aussi à d'autres champs, des termes qui accompagnent mon acte quotidien et aussi ma tentative de penser cet acte.

Le cadre que crée la mise de l'analyste est espace d'accueil de l'analysant, de son corps, de sa plainte et de sa parole, de son activité psychique, mais aussi lieu de l'activité psychique de l'analyste, activité incluse dans le travail d'analyse.

Du côté de la tradition freudienne, nous avons, dit-on, la neutralité bienveillante. Je dois dire que malgré mes recherches au cours des années, je n'ai jamais retrouvé ce terme-là dans Freud. La neutralité, on voit bien d'où c'est venu : de l'affaire Breuer, affaire d'amour, qui a rendu la prudence de mise, prudence certes, mais nécessité de savoir se prêter à ce qui se passe pour de vrai. Neutre, est-ce neutre au sens du genre ? Une chose est sûre, chaque analyste se prête au transfert à la fois à partir d'éléments féminins et masculins, de figures maternelle et paternelle. L'analyste prête son corps, son être sexué, son expérience de l'inconscient, ce qu'il a pu analyser de son rapport à l'amour, au désir, aux passions. **Neutre**, l'analyste ? Je n'en suis pas si sûre. Freud écrivait

dans la 24^e Nouvelle conférence : « La psychanalyse possède totalement le médecin ou pas du tout. » Neutre ? Ne dirait-on pas plutôt, création d'une surface sensible, surface sensible comme celle du bloc magique, une surface qui, selon les moments de la cure et selon les structures, est une surface entre l'analyste et l'analysant, une surface commune, ou parfois une surface d'attente où l'analyste a à tout prendre sur lui, notamment pour faire advenir le jamais advenu. C'est une surface d'écriture, des signifiants, des traces parfois par lui repérables, mais aussi de tout ce qui se dépose et s'écrit là à son insu. Cette surface, c'est bien sûr son silence qui est comme un champ de force, qui permet l'abri et le déploiement des exigences de la pulsion jusqu'au dégagement de l'objet pulsionnel et de l'objet *a* cause du désir. Sensible à ses propres éprouvés informant analyste et analysant sur ce qui est en jeu, mais qui parfois ne peut être dit, ni pensé, et qui doit d'abord passer par l'Autre. Pas d'autre réponse – est-ce en cela que peut-être le terme de *neutre* aurait sa pertinence ? – que l'attente respectueuse du temps de l'autre, le suspens, la relance, l'interprétation.

Bion, dont les propositions m'ont souvent intéressée, dit de l'analyste qu'il doit être sans souvenir. Je dirais plutôt que l'analyste travaille avec des souvenirs flottants qui sont là à la disposition du travail de la cure, il dit aussi « sans compréhension », « sans désirs », sans désirs (au pluriel) certes, mais avec Lacan nous dirions animé par son désir d'analyste. Ce qu'on entend chez Bion et qui personnellement me parle beaucoup, c'est cette position – toujours présente chez les analystes kleinien ou post-kleinien –, c'est cette disponibilité à la vivacité de

l'hic et nunc. En effet, cette position privative du souvenir, de la compréhension et des désirs est pour Bion une position si active que ces trois privations nécessitent un « acte de foi ». L'acte de foi, un des termes de l'argument que nous proposait le CA, est un terme freudien, Freud parlant d'« acte de foi dans l'inconscient ». Ce n'est pas un terme avec lequel je travaille, mais il y a un autre mot de Freud qui accompagne mon acte, c'est : « le parti-pris de l'acte analytique ». C'est là où nous sommes attendus, du côté du parti-pris de l'acte analytique.

Aussi, ce qui me paraît très juste dans ces trois « sans » de Bion, c'est ce paradoxe que cette privation active souligne là la nécessité de passivation à laquelle est soumis l'analyste. Lacan parle de « nécessaire apathie ». Il me semble que cette passivation suppose à la fois la capacité d'attente et la mise en jeu du féminin. Bion s'est intéressé comme Lacan à la pensée chinoise et à l'ensemble des sagesses orientales, ne pourrait-on penser cette passivation comme « le non agir » de la pensée chinoise, la pensée chinoise qui propose l'idée que le non agir permet l'action comme l'immobilité de l'essieu permet le mouvement de la roue ? Lacan va plus loin encore puisque dans la célèbre partie de bridge lacanienne, il propose que l'analyste prenne la place du mort.

« Neutralité » mais « **bienveillante** ». La règle de libre association ne dit en effet pas autre chose que : « Tout ce que vous dites est bienvenu. Tout ce que vous dites entrera ici dans l'espace de la *Bejahung*. » Écrivant à Pfister, Freud disait : « L'analyste, ni prêtre, ni médecin, mais *Seelensorge*. » De ce terme allemand, il y a eu une très jolie traduction ; on l'a traduit « passeur d'âmes ». Je ne peux qu'y

acquiescer, tout en pensant quand même que c'est un peu tirer à soi le terme allemand, le *Sorge* renvoie plutôt à « avoir souci de » ou « prendre soin de ». Bienveillant : veilleur, veillant, éveillé comme Bouddha, à condition, comme le proposait Reik, d'être doté d'une troisième oreille ouverte sur l'inconscient. Éveillé par sa propre cure à la réalité de l'inconscient et du désir, éveillé aussi par son expérience de ce qu'il faut traverser pour qu'une analyse ait lieu ; « éveillé », un autre nom de l'attention flottante ?

Un éveil sans contenu préalable : Bion, encore, propose de se focaliser sur le point O de l'analysant, focalisation, ouverture maximale à ce point qu'il appelle « point d'inconnu », « point d'inconnaissable ». Et Freud déjà écrivait à Lou le 5 mai 1916 (à Lou, « la compreneuse ») : « Faire artificiellement le noir autour de moi pour concentrer toute la lumière sur le point obscur, renonçant à la cohérence, à l'harmonie, à ce que vous, Lou, vous appelez le symbolique. »

Le terme de « neutralité **bien**veillante » nous oblige à considérer la question du bien, question sur laquelle on ne peut pas faire l'impasse, question sur laquelle Lacan, dans le séminaire sur *L'éthique*, a fait des propositions qui paraissent contradictoires. Il y écrit que la « fonction du bien est aussi proche que possible de notre action », il parle de la « position de vouloir le bien du sujet » comme d'une « tricherie bénéfique », et dit enfin que « la dimension du bien dresse une muraille puissante sur la voie de notre désir ». Vouloir le bien du patient est parfois chez l'analyste une forme puissante de résistance, liée peut-être à

un exercice inconscient de la cruauté –, j’y ai achoppé récemment dans une cure.

Neutralité bienveillante ou « un nouvel amour »

Au-delà du terme convenu de « neutralité bienveillante », ne pouvons-nous pas plutôt nous demander : quel type d’amour vise l’analyste pour permettre le déploiement de l’amour de transfert, cet amour de transfert qui s’adresse au sujet supposé savoir ? Comment l’analyste peut-il être à la fois dans une position d’apathie, d’attente et en même temps miser dans la cure assez d’Eros pour permettre à l’analysant de s’approcher de l’horreur du trauma ? Si ce que vise l’analyste se soutient du registre de l’amour, ne serait-ce pas un amour qui ne veut rien pour soi-même, un amour du travail inconscient, un essai d’ouverture maximale à l’altérité, à l’Autre comme prochain et radicalement différent ? Ne pourrait-on parler d’une forme d’agapè qui permette le déploiement d’Eros pour qu’il y ait du corps en jeu et pour faire arrêt au processus de déliaison, tout en permettant la mise en jeu de Thanatos, la mise en jeu de ce que la vie doit à la mort, la mise en jeu de la pulsion de mort. Nous devons à Lacan d’avoir attiré notre attention sur le fait que l’analyste peut avoir à tenir la place du mort, cela ne suffit pas. Il faut aussi que l’analyste conduise l’analysant à subjectiver sa propre mort et à mettre en jeu la question de l’être pour la mort.

Au milieu de mes réflexions sur cette mise de l’analyste, me revenait une expression de Derrida. Derrida parle d’« hospitalité absolue », hospitalité « qui donne lieu à l’étranger ». Peut-être en ce qui

nous concerne, je pourrai dire non seulement à l'Autre comme étranger, mais au plus étranger dans cet Autre, et aussi au jamais advenu comme une des figures de l'étranger. Lieu pour que l'étranger à l'analysant puisse se déposer, se mettre en mouvement. L'étranger du symptôme que Freud appelait « corps étranger ». Le symptôme « corps étranger », n'est-ce pas, au-delà du symptôme comme formation de l'inconscient, une façon freudienne de pressentir que le « symptôme vient du réel » ? Cet inconscient « étranger » que va produire l'ensemble où sont inclus l'analysant et l'analyste, il va nous falloir à la fois créer une disponibilité à ce champ et le maintenir ouvert à l'infini, au-delà de la fin de l'analyse, car ce qui est en jeu dans la cure, c'est l'inconscient, dans sa radicalité d'Autre, l'étranger du réel, étranger à l'imaginarisation et à la symbolisation jusqu'au non-sens, au-delà du déchiffrement des formations de l'inconscient. Olivier Grignon nous disait « aller au trou du système, là où le réel passe par l'Autre ». Au trou du système, c'est aussi créer un lieu pour le sans-lieu et sans-nom du trauma, là où le sujet est devenu étranger à lui-même et où le corps s'est partiellement gelé.

Mais créer un lieu d'asile n'est qu'une première exigence. Dans le séminaire sur *L'éthique*, Lacan nous disait : « L'analyste n'est pas seulement celui qui accueille le suppliant. » Aujourd'hui, cette question est particulièrement aiguë car aujourd'hui, plus qu'hier, l'analyse commence par la plainte, non pas une demande d'analyse mais une plainte qui est demande de soin, voire de conseils, demande d'écoute, de soulagement, et qui nécessite souvent un temps très long, plus long que les habituels entretiens préliminaires, pour qu'advienne de l'analyse et

même une demande d'analyse. Créer non seulement un lieu d'asile mais un lieu actif. Un analysant récemment me disait : « Ces éléments épars qui surgissent entre les séances, ici ils prennent forme. » Ils prennent forme dans la dynamique du transfert en s'appuyant sur la constance du désir de l'analyste. Pendant des années, j'avais seulement donné place à l'informe avant que nous puissions rencontrer de l'épars, qui dans le transfert prenne forme.

Cette hospitalité ne peut être qu'une hospitalité active. Dans *Direction de la cure*, Lacan nous rappelait que l'analyste paie de ses mots, de sa personne et de l'essentiel de son jugement le plus intime. C'est ainsi que j'entends le « ne s'autorise que de lui-même », payer de son jugement le plus intime pour une action qui va au cœur de l'être. L'analyste prête son espace matériel et psychique, le corps de son écoute comme surface de projection pour la mise en jeu de la pulsion et comme support de l'agalma. Ne peut-on ajouter que cette hospitalité vise à créer de l'intime ? Les analysants nous confient ce qu'ils ont le plus intime, le rencontrent dans la surprise, du rejet à l'émerveillement, mais plus encore, n'est-ce pas un espace d'intimité souvent jamais advenu qui se crée dans l'analyse grâce à l'écoute silencieuse de l'analyste ?

Pendant que je préparais ce travail, j'avais rencontré un petit livre de François Julien intitulé *L'intime*. Ce signifiant résonnait pour moi avec l'espace de la cure, mais j'avais aussi été saisie, peut-être comme les autres lecteurs, par l'écriture de son premier chapitre. Il y reprend un épisode du livre *Le train* de Simenon : un homme, une femme au milieu du désordre de la guerre. Ils ne se sont jamais vus, et pourtant ils créent

au milieu du désordre et du tumulte un espace d'intimité, un espace où se constitue les ressources de l'intime, un espace qui deviendra puissance de résistance. La lecture de ce premier chapitre me parlait de cet espace d'intimité qui est le lieu du déploiement de la cure. Pour beaucoup qui viennent nous confier leurs questions, le déploiement de la cure est une première expérience de l'intime, ce qui déjà est une forme de guérison. Dans cet espace, ne peut-on dire que l'analyste se tient à partir de son plus intime dont il fait abstraction pour que l'autre puisse rencontrer l'intime en lui ? L'analyste, à la fois laisse au dehors ce qu'il a de plus intime et en même temps, c'est à partir de son lieu le plus intime qu'il peut proposer un vide animé, un lieu qui fasse creuset du désir, du désir qui s'adressera aussi à l'*extime*.

Quel serait l'intime particulier au champ de la psychanalyse ? Bien sûr, il ne nous viendrait pas à l'idée de dire qu'on est intime avec tel patient, même si certains souhaiteraient l'être avec nous, et même si parfois ce qu'il a de plus intime pour lui résonne avec le nôtre. À l'analyste de se servir de l'harmonie de cette résonance pour donner lieu à l'acuité et l'ampleur, à l'intime de l'analysant. J'ai relevé quelques formules de Julien : « retrait partagé... poche d'intimité qui donne accès... acte qui restaure du dedans, du dedans secret... ce qui est le plus intérieur... qui porte l'intérieur à sa limite... ce qui suscite l'ouverture et fait tomber la séparation » ; et enfin cette belle métaphore : « l'intime fait accéder au paysage ». Dans la fin de son livre, il pose des questions qui me semblent aussi nous concerner : comment rétablir dans l'intime la violence dont a besoin le désir ? comment activer la fonction de l'entre

ouvert par l'intime ? comment, à partir de l'intime, refaire surgir de la séparation ? L'analyste se prête à la constitution de cet espace d'intime pour que l'amour de transfert adressé au sujet supposé savoir se transforme pour l'analysant en amour de son intimité. « L'intime », c'est ainsi que F. Baudry avait nommé son travail sur l'objet a , cet objet qui conjoint l'intime à l'extériorité.

*

Rien de tout ce que j'ai avancé jusqu'ici ne tient sans le « désir de l'analyste » qu'est pour Lacan sa mise dans le transfert, ce désir dont il dit que c'est l'axe, le pivot, le manche, le marteau. Désir paradoxal, à la fois désir de rien, attente, apathie, désir incarné par son silence, sans être pour autant « un désir pur », mais en même temps plus fort que les désirs. Dans un de ses séminaires, il le nomme « désir averti », averti qu'est le désir sans pour autant être à l'abri des passions. L'analyste ne sait pas ce que le sujet désire mais se prête à faire lieu où celui-ci interroge sa place de désirant et se prête à être le support de l'objet cause du désir. Le désir de l'analyste fonde son acte et c'est seulement ce désir qui peut faire de son acte un acte analytique. Ce désir n'est ce pas toujours celui de porter l'analyse à la limite ,à la limite possible pour cet analysant-là, à une limite qui, comme je le disais tout à l'heure, ne soit pas un arrêt mais une fin, une fin qui maintienne ouverte l'infinitude et la finitude de l'analyse.

Que penser ici au terme devenu d'usage dans la tradition analytique, celui de « liquidation du transfert ». Isminie Mantopoulos, ma discutante, m'a fait remarquer dans nos échanges préparatoires à plusieurs reprises, que voulant parler de « liquidation du transfert », je disais « dissolution » . Le double sens est possible dans les termes allemands *Lösung* ou *Auflösung* qui peuvent signifier liquidation ou dissolution, mais je ne suis pas assez germaniste pour que ce soit le mot allemand qui soit à l'origine de mon lapsus. Très certainement, à mon insu, la problématique de la dissolution de l'EFP anime encore mes questions sur le transfert et sa fin . Et par ailleurs la dissolution de l'EFP m'a contraint « de gré ou de force » à sortir de la position « d'élève » pour m'engager au Cercle freudien .

Si le terme « liquidation du transfert » est contestable, la question reste. Que devient cet amour visé dans l'analyse après la chute du sujet supposé savoir ? Peut-il se transformer en amour de son propre savoir inconscient, donner lieu à de nouvelles amours, de nouvelles façons d'aimer, ouvrir à l'altérité si la cure a permis de vivre l'expérience conjugulée de l'étranger et de l'intime ?

J'ai été comme poussée par la nécessité d'aller voir dans le texte freudien ce qu'il en était des termes allemands ayant produit dans la tradition française ce terme de « liquidation ». En fait, l'on trouve trois notions : *Lösung*, *Auflösung* et *Ablösung*. Ces trois termes ne sont pas synonymes. *Lösung* : séparation, dénouement ; *Auflösung* : dissolution, liquidation, dénouement ; *Ablösung* introduit la notion d'éloignement, de détachement. Notons qu'une des occurrences possibles d'*Ablösung*, c'est

la *relève*, au sens de *prendre la relève*. « Prendre la relève », voilà qui dit très bien la fin du transfert, moment où le sujet peut *prendre la relève* après la chute du sujet supposé savoir.

Dans son « Conseil aux médecins », Freud parle de la *Lösung der Übertragung* : dénouement, liquidation du transfert, « une des tâches les plus importantes du traitement », avec son humour habituel il fait remarquer qu'on s'est donné beaucoup de mal pendant des années pour savoir comment établir le transfert et voilà les analystes confrontés à une tâche encore plus ardue : comment le dénouer ? Dans le chapitre 28 de *L'introduction à la psychanalyse*, « Le thérapeutique analytique », c'est le terme *Auflösung der Übertragung* qui vient sous sa plume, traduit en français par « destruction du transfert », non pas son dénouement mais sa destruction qui résulterait de résultats thérapeutiques prématurés¹ Dans ce même texte, il emploie une expression que je n'ai retrouvée dans aucune autre occurrence et que j'ai trouvée extrêmement intéressante. Il dit qu'à la fin de la cure, le transfert, l'*Übertragung*, doit être *abgetragen* : « enlevé », « reporté ». Il y a là un balancement fort intéressant entre ce qui a été *apporté* et ce qui peut être *reporté* ailleurs. Enfin dans le chapitre V, de la *völlige Ablösung vom Arzt*, du « détachement complet du médecin ». Détachement, prendre la relève, report, ces signifiants me parlant plus que « liquidation du transfert ».

Quelle part revient à l'analyste dans les cures interminables ,quelle part à ses résistances, quelle part aux occasions manquées de permettre une fin par défaut d'interprétation ou par une relance inadéquate qui fait

1

repartir le processus de façon interminable ? Savoir jouer de la fin, n'est-ce pas aussi savoir renoncer de part et d'autre à l'illusion d'une analyse complète ou idéale ? Ce renoncement n'est-il pas dans bien des cas une des figures de la castration ? Laisser s'opérer cette fin, ce dénouement suppose une série de désinvestissement, de deuil, de mutation dans le transfert, jusqu'à la rencontre avec l'incomplétude, l'incomplétude comme fait de structure. Ceci passe entre autres par le désinvestissement de l'histoire singulière, cette histoire que dans l'analyse on écrit, qu'on met sur le métier, qu'on réécrit pour finalement arriver à la structure du parlêtre, là où la singularité de l'histoire rejoint l'universel de la structure, arriver peut-être à ce que Freud appelait « le malheur ordinaire ».

Je suis très vigilante dans les fins d'analyse quand quelqu'un me dit qu'il veut écrire son autobiographie. S'il a du talent, pourquoi ne pas écrire ,mais pourquoi ne pourrait-il pas laisser tomber son histoire, entre désinvestissement et partiel oubli, et sans doute aussi pour une part réconciliation ? Ce qui a été investi au compte de l'histoire vire progressivement au compte du réel de la langue. N'est-ce pas à cette condition qu'une analyse peut être autre chose qu'une simple psychothérapie ? Car ce qui est expérimenté dans une cure c'est à la fois les limites de ce que le mot peut saisir et les limites de la vérité dont on prend la mesure qu'elle n'est pas toute. Je trouve que c'est une bonne nouvelle, cette limite de la saisie du savoir inconscient. C'est une bonne nouvelle qu'on ait toujours affaire à l'insu ; ça donne une chance de

continuer autrement, malgré et avec la fin qui vous a confronté à l'incomplétude.

À la question « que m'est-il permis d'espérer ? », Lacan répondait : « Tirez au clair l'inconscient dont vous êtes le sujet. » N'est-ce pas seulement une partie du trajet puisqu'il dit aussi que l'inconscient, c'est un savoir sans sujet ? Il parle aussi de la fin de l'analyse comme un « tu es cela ». Ne faut-il pas l'entendre comme : tu es cela, tu es seulement cela, mais avec cela tu peux vivre, comme à la question « que puis-je savoir ? », il répondait « il n'y a pas de réponse dernière ».

Et pourtant, il y a des transferts et des cures interminables. Cette question, nous l'avons interrogée récemment à Dijon autour de la cure de Sabina Spielrein avec Jung, à propos de ce transfert resté en suspens dans une demande d'amour qui, comme toute demande d'amour, était aussi demande de reconnaissance. Ce qu'il y a de singulier à Sabina, c'est qu'une fois son analyse, ou du moins ses rencontres analytiques terminées, elle reste encombrée par le signifiant « Siegfried », signifiant qui condense diverses figures fantasmatisques, notamment l'enfant de l'analyse et de l'analyste, l'œuvre et le destin héroïque et grandiose. Elle est encombrée par un objet qui ne peut chuter, qui la mine, comme s'il y avait eu constitution possible d'un fantasme mais sans sa traversée. Ce qui la laisse avec cette question : « comment tuer un contenu psychique ? »

Sandrine Malem, dans son bel article pour *Che vuoi ?*, remarque avec pertinence l'homophonie entre *Spielrein* et *Siegfried*. De mon côté, j'ai interrogé la part de résistance de l'analyste Jung responsable de la

persistance de cet encombrement. Nous savons que dans cette cure, l'amour de transfert y a pris la forme extrême d'un « amour véritable » et que Jung n'y a pas été insensible. Cette question s'est réglée grâce à Freud, celui-ci disant aux deux protagonistes qu'ils avaient les moyens l'un et l'autre – et je trouve que c'est une position à la fois extraordinairement culottée vis-à-vis de l'analysante Sabina et en même temps d'une exigence analytique extrêmement juste de lui dire : « Vous avez en vous-mêmes les moyens de déplacer ce transfert passionnel. » L'intervention freudienne réussit pour une part, mais Sabina est restée néanmoins encombrée par ce signifiant que son analyste ne lui avait pas permis de laisser tomber . Peut-être la résistance de Jung se nourrissait-elle à la fois de son appareil théorique et de son transfert à Freud. Du côté de son appareil théorique, il y a l'importance des archétypes : de l'archétype du héros – Siegfried, c'est le héros germanique par excellence – et de l'archétype de l'enfant merveilleux. Peut-être la résistance de Jung passe-t-elle par sa théorisation dont il embarrasse son analysante. Mais il y a un autre aspect crucial : ce sont des signifiants qui sont là à leur insu dans le transfert à Freud. En relisant la légende de Siegfried, j'ai retrouvé ce que d'ailleurs je savais : que le père de Siegfried s'appelle Sigmund. Si ce signifiant de Siegfried était embarrassant pour Sabina, il ne l'était peut être pas moins pour Jung. Celui-ci, dans un rêve de 1913 (cinq ans après la fin de la cure de Sabina), met à mort Siegfried et en conclut qu'il lui est révélé dans cette mise à mort que jusqu'alors il était identifié à Siegfried comme archétype du héros. D'ailleurs, d'après son biographe, ses collègues

l'appelaient « le Siegfried blond ». Ne peut-on dire que Jung a fait plus que se prêter au transfert du signifiant Siegfried ; il l'a saturé avec ce signifiant qui pour lui-même était à l'époque de cette cure non analysé ?

À cette même époque 1913, cinq ans après l'arrêt de la cure, Sabina fait également un rêve qui concerne Siegfried, ce qui évoque les rêves gémellaires dont parle Benedetti sauf qu'il n'y a plus d'analyste pour en permettre l'analyse . Pour Sabina, pas plus que pour Jung, nous ne disposons du contenu précis du rêve. Elle nous rapporte seulement qu'il est fait pendant sa grossesse, à un moment où elle manque de perdre l'enfant qu'elle portait. Cet enfant, elle le portera à la vie et elle appellera Renata. Et elle écrit : « C'est enfin une petite fille qui a vaincu. Siegfried fut atteint mais a-t-il péri ? » Les associations de ce rêve ne sont pas sans évoquer le travail de Leclair sur « On tue un enfant ». Siegfried n'est-il pas chez Sabina le représentant inentamé du narcissisme primaire, représentant inentamé qui aurait pu aller jusqu'à mettre en danger la transmission de la vie ? Le rêve de Jung date de décembre ; on ne sait pas la date précise de celui de Sabina. Bien sûr, Siegfried n'est pas à la même place pour les deux protagonistes. De ce rêve, dont il dit qu'il exprimait son identification secrète avec le héros, Jung écrit qu'il sort transformé. Après ce rêve, il renonce à cette identification à une position héroïque pour laisser place au Soi, notion sans doute plus proche du self winnicottien que du sujet lacanien. À cette époque, celle de leur rupture, Freud a chuté pour lui comme sujet supposé savoir, peut-être n'a-t-il plus besoin d'être Siegfried, le fils de Sigmund. Pour lui, même ce rêve semble donner lieu à une véritable

mutation psychique du moi comme lieu des identifications imaginaires vers ce qu'il appelle le soi ou l'inconscient créateur. Jusque-là, l'archétype qui aurait dû être une « forme vide » (c'est la définition jungienne de sa fonction dynamique dans l'analyse) était saturé de part et d'autre. Mais nous ne savons rien des effets de ce rêve dans son lien à Sabina.

Celle-ci de son côté n'a jamais fait le deuil de Jung. Il est resté après l'amour de transfert passionnel où celui-ci s'était laissé surprendre, un ami, un correspondant. Néanmoins, elle ne s'est pas identifiée à son champ théorique. Sa référence théorique est freudienne et nous savons que son travail, *La destruction comme cause du devenir*, est la matrice de *L'au-delà du principe de plaisir*. Mais elle est restée encombrée de ce signifiant trop commun, objet d'identification imaginaire de son analyste.

Dans le séminaire *Le moi*, Lacan suggère que si « l'on forme des analystes, c'est pour qu'il y ait des sujets tels que chez eux le moi soit absent ». L'on peut penser que cette réduction radicale à l'équation personnelle n'a pu fonctionner entre Jung et Sabina, car ce n'est que plusieurs années après la fin ou plutôt l'arrêt de la cure de celle-ci que Jung a pu opérer pour lui-même cette mutation.

Quand la personne de l'analyste est désinvestie, quand sa fonction est devenue caduque, ce dont il était le support peut chuter, sauf si la fin de l'amour de transfert tourne à la haine. Du côté de l'analyste, même la cure finie, nous avons un devoir de réserve. Un collègue qui a fait son analyse avec nous n'est pas un collègue tout à fait comme un autre, il

n'est pas un ami comme un autre ; nous devons garder le respect du transfert, ce moteur de la cure qui dans les meilleurs cas a permis de changer une destinée. Ce que j'ai pu appeler « le deuil de l'analyste », c'est de préférer l'analyse à toute autre satisfaction que pourrait lui apporter la relation à l'analysant. Face à l'amour de transfert, il s'agit de tenir le cap de l'amour de la chose analytique, « le parti-pris de l'acte », formulation que je trouve plus enthousiasmante que la classique « règle d'abstinence » par ailleurs évidente.

Venons-en pour terminer à ma rencontre embarrassée avec les signifiants lacaniens du « rebut », « décharite », de « faire le déchet ». Il s'agit en effet d'accepter de chuter, mais si ces signifiants ne sont pas saisis par l'analyste dans la dimension du semblant, ils risquent tout autant que le « moi fort » de constituer un trop plein de représentation. Autant on ne peut que suivre Lacan quand il dit que « le Saint, c'est le rebut de la jouissance... quand il jouit, il n'opère plus », autant ces signifiants peuvent saturer la fin de la cure d'une signification obligée et entraîner celle-ci dans le registre du « sacrifice aux dieux obscurs ». Je ne crois pas aller dans l'enthousiasme vers la position du déchet. Accompagner un analysant jusqu'à la fin de son analyse quand il vous laisse là procure aussi quelque chose comme de la joie, de la légèreté, de l'allègement ; c'est passé, c'est franchi, on est arrivé au terme et peut-être a-t-on écrit de l'irréversible. De la joie certes, mais aussi de la gravité, de la gravité partagée, gravité pour celui qui va vivre sans le sujet supposé savoir, sans le secours de son analyste et gravité chez

l'analyste qui mesure le travail à accomplir pour que les autres cures dans lesquelles il a accepté de s'engager en arrivent là.

Monique Tricot